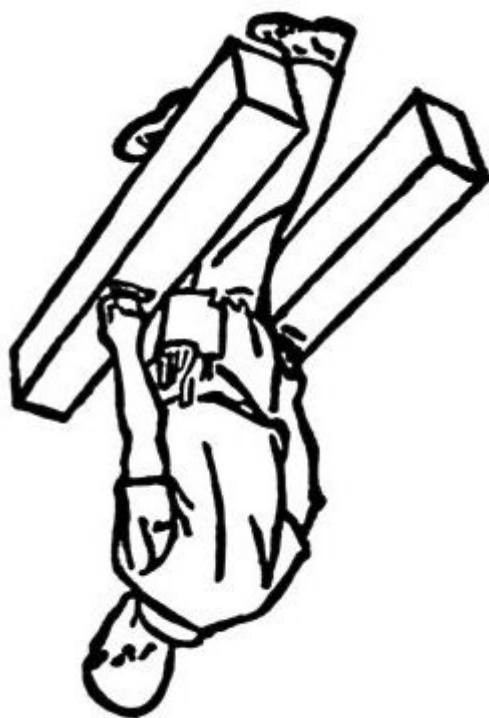


Contre le travail, tout contre... (une ballade bibliographique)



Cette selection qui ne satisfera certes pas les « connaisseurs » n'est qu'une modeste introduction au sujet . Quoi qu'on ait pu un temps ignorer la révolte multiforme des travailleurs contre le travail, surtout durant les dernières decennies de restructuration, de reflux et de défense de l'emploi, cette ballade rend justement hommage à l'énorme et récent travail de publication de livres comme d'articles sur le thème, qui permet d'en évoquer plusieurs facettes sans idéalisation ni « homogenéisation » malvenues...



-Emile Pouget [Le sabotage](#)

Le mot "sabotage" n'était, il y a encore une quinzaine d'années qu'un terme argotique, signifiant non l'acte de fabriquer des sabots, mais celui, imagé et expressif, de travail exécuté "comme à coups de sabots ».

Depuis, il s'est métamorphosé en une formule de combat social et c'est au Congrès Confédéral de Toulouse, en 1897, qu'il a reçu le baptême syndical.

Le nouveau venu ne fut pas, dès l'abord, accueilli par tous, dans les milieux ouvriers, avec un chaleureux enthousiasme. Certains le virent d'assez mauvais œil, lui reprochant ses origines roturières, anarchiques et aussi son... immoralité. Malgré cette suspicion, qui ressemblait presque à de l'hostilité, le sabotage a fait son chemin... dans tous les mondes. Il a désormais les sympathies ouvrières. Et ce n'est pas tout. Il a conquis droit de cité au Larousse, et nul doute que l'Académie, - à moins qu'elle n'ait été "sabotée" elle même avant d'être parvenue à la lettre S de son dictionnaire, - ne se résolve à tirer au mot "sabotage" sa plus cérémonieuse révérence et à lui ouvrir les pages de son officiel recueil.

On aurait cependant tort de croire que la classe ouvrière a attendu, pour pratiquer le sabotage, que ce mode de lutte ait reçu la consécration des Congrès corporatifs. Il en est de lui comme de toutes les formes de révolte, il est aussi vieux que l'exploitation humaine. Dès qu'un homme a eu la criminelle ingéniosité de tirer profit du travail de son semblable, de ce jour, l'exploité a, d'instinct, cherché à donner moins que n'exigeait son patron. Ce faisant, avec tout autant d'inconscience qu'en mettait M. Jourdain à faire de la prose, cet exploité a fait du sabotage, manifestant ainsi, sans le savoir, l'antagonisme irréductible qui dresse l'un contre l'autre, le capital et le travail.

Cette conséquence inéluctable du conflit permanent qui divise la société, il y a trois quarts de siècle, le génial Balzac la mettait en lumière. Dans "La Maison Nucingen", à propos des sanglantes émeutes de Lyon, en 1831, il nous a donné une nette et incisive définition du sabotage :

Voici - explique Balzac. - On a beaucoup parlé des affaires de Lyon, de la république canonisée dans les rues, personne n'a dit la vérité. La république s'était emparée de l'émeute, comme un insurgé s'empare du fusil. La vérité, je vous la donne pour drôle et profonde. Le commerce de Lyon est un commerce sans âme, qui ne fait pas fabriquer une aune de soie sans qu'elle soit commandée et que le paiement soit sûr. Quand la commande s'arrête, l'ouvrier meurt de faim, il gagne à peine de quoi vivre en travaillant, les forçats sont plus heureux que lui. Après la révolution de juillet, la misère est arrivée à ce point que les canuts ont arboré le drapeau : "Du pain ou la mort !" une de ces proclamations que le gouvernement aurait dû étudier. Elle était produite par la cherté de la vie à Lyon. Lyon veut bâtir des théâtres et devenir une capitale, de là des octrois insensés. Les républicains ont flairé cette révolte à propos du pain, et ils ont organisé les canuts qui se sont battus en partie double. Lyon a eu ses trois jours, mais tout est rentré dans l'ordre, et le canut dans son taudis. Le canut, "probe jusque là", rendant en étoffe là, rendant en étoffe la soie qu'on lui pesait en bottes, "a mis la probité à la porte en songeant que les négociants le victimaient, et a mis de l'huile à ses doigts : il a rendu poids pour poids, mais il a vendu la soie représentée par l'huile", et le commerce des soieries a été infesté d'"étoffes graissées", ce qui aurait pu entraîner la perte de Lyon et celle d'une branche du commerce français... Les troubles ont donc produit les "gros de Naples" à quarante sous l'aune...

Balzac a soin de souligner que le sabotage des canuts fut une représaille de victimes. En vendant la "gratte" que, dans le tissage ils avaient remplacés par l'huile, ils se vengeaient des fabricants féroces,... de ces fabricants qui avaient promis aux ouvriers de la Croix-Rousse de leur donner des

baïonnettes à manger, au lieu de pain... et qui ne tinrent que trop promesse !

Mais, peut-il se présenter un cas où le sabotage ne soit pas une représaille ? Est-ce qu'en effet, à l'origine de tout acte de sabotage, par conséquent le précédent, ne se révèle pas l'acte d'exploitation ?

Or, celui-ci, dans quelques conditions particulières qu'il se manifeste, n'engendre-t-il pas, - et ne légitime-t-il pas aussi, - tous les gestes de révolte, quels qu'ils soient ? Ceci nous ramène donc à notre affirmation première : le sabotage est aussi vieux que l'exploitation humaine ! Il n'est d'ailleurs pas circonscrit aux frontières de chez nous. En effet, dans son actuelle formulation théorique, il est une importation anglaise. Le sabotage est connu et pratiqué outre-Manche depuis longtemps, sous le nom de "Ca'Canny" ou "Go Canny", mot de patois écossais dont la traduction à peu près exacte qu'on puisse en donner est : « Ne vous foulez pas. » Un exemple de la puissance persuasive du "Go Canny" nous est donné par le Musée Social :

En 1889, une grève avait éclaté à Glasgow. Les dockers unionistes avaient demandé une augmentation de salaire de 10 centimes par heure. Les employeurs avaient refusé et fait venir à grand frais, pour les remplacer, un nombre considérable de travailleurs agricoles. Les dockers durent s'avouer vaincus, et ils consentirent à travailler aux mêmes prix qu'auparavant, à condition qu'on renverrait les ouvriers agricoles. Au moment où ils allaient reprendre le travail, leur secrétaire général les rassembla et leur dit : "Vous allez revenir travailler aujourd'hui aux anciens prix. Les employeurs ont dit et répété qu'ils étaient enchantés des services des ouvriers agricoles qui nous ont remplacés pendant quelques semaines. Nous, nous les avons vus ; nous avons vu qu'ils ne savaient même pas marcher sur un navire, qu'ils laissaient choir la moitié des marchandises qu'ils portaient, bref que deux d'entre eux ne parvenaient pas à faire l'ouvrage d'un de nous. Cependant, les employeurs se déclarent enchantés du travail de ces gens- là ; il n'y a donc qu'à leur en fournir du pareil et à pratiquer le "Ca'Canny". Travaillez comme travaillaient les ouvriers agricoles. Seulement, il leur arrivait quelquefois de se laisser tomber à l'eau ; il est inutile que vous en fassiez autant."

Cette consigne fut exécutée et pendant deux ou trois jours les dockers appliquèrent la politique du "Ca'Canny". Au bout de ce temps les employeurs firent venir le secrétaire général et lui dirent de demander aux hommes de travailler comme auparavant, moyennant quoi ils accordaient les 10 centimes d'augmentation.... »

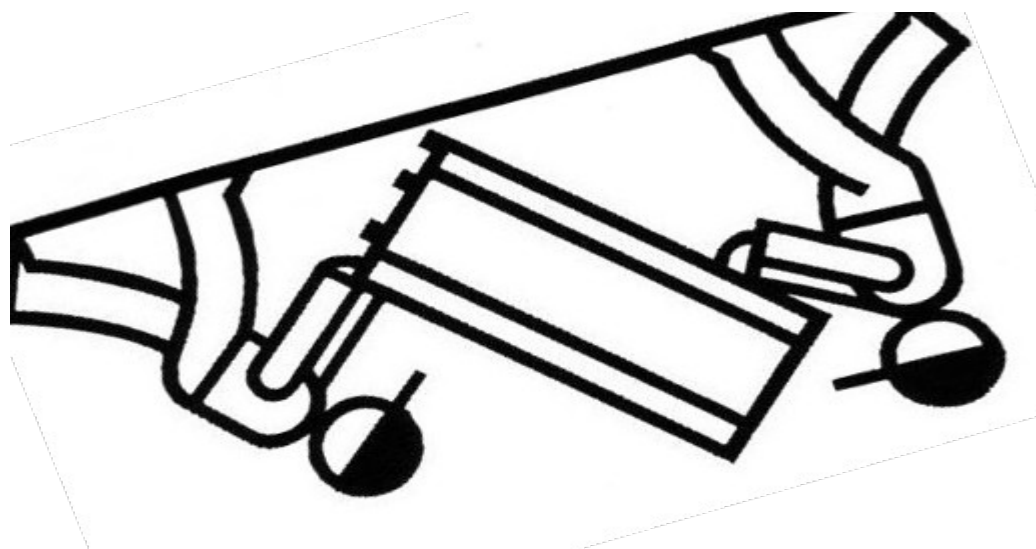
-Serge Bonnet, Roger Humbert, [*La ligne rouge des hauts fourneaux.*](#)

« Le patron, en dehors même des temps de grève qui affectent son usine ou sa mine, doit faire face, jour après jour, et surtout le lundi et les lendemains de fête, à un absentéisme considérable. En 1912, le taux d'absence journalière pour les mines de Meurthe et Moselle était de 18%. Ce taux montait à 33% pour un lundi suivant la paie du samedi. Le patronat pouvait aussi faire état du « nomadisme » affectant sa main d'oeuvre. Toujours en 1912, le taux d'ouvriers stables dans les mines variait de 20 à 35 %. Pour maintenir un effectif de 600 mineurs, il fallait procéder à 1350 embauches par an. En 1905, absentéisme et nomadisme relève d'une pathologie sociale. Aujourd'hui, on comprend qu'ils constituent une défense ouvrière contre la désespérance engendrée par la vie industrielle. »

- Robert Beck [*Apogée et déclin de la Saint Lundi dans la France du XIX^e siècle*](#)

« Durant une grande moitié du XIX^e siècle, la coutume de chômer le lundi, appelée la Saint Lundi, prend une nouvelle extension en France dans le cadre de la première industrialisation. Cette

coutume qui existe surtout dans l'industrie à caractère artisanal, change alors de caractère : suite au développement du travail du dimanche, le lundi chômé devient un temps autonome qui sert aussi progressivement aux activités politiques et syndicales. C'est cette dernière circonstance qui vaut à cette coutume, désapprouvée depuis des siècles, les foudres des élites religieuses, économiques, moralistes et philanthropes. En lui opposant les vertus du travail, de la famille, de la sobriété et de l'épargne, celles-ci vont la combattre énergiquement, surtout après la Commune. Mais la quasi-disparition de la Saint Lundi vers la fin du XIX^e siècle s'explique aussi par la désaffection d'une grande partie de la classe ouvrière pour cette coutume dorénavant mal famée. Elle lui préfère le repos du dimanche, jour de famille, de loisirs et, désormais, d'activités politiques et syndicales. »



Joyce Kornbluh [Wobblies & Hobos](#)

« Le travailleur nomade de l'Ouest incarne l'esprit même des IWW. Son cynisme joyeux, son mépris franc et affiché de la plupart des conventions de la société bourgeoise, y compris les conventions les plus strictes qui se déguisent sous le nom de morale, font de lui un exemple admirable de la doctrine iconoclaste du syndicalisme révolutionnaire. (...) Sa position singulière, mi-esclave industriel, mi-aventurier vagabond, le rend infiniment moins servile que son frère ouvrier de l'Est. Au contraire de l'esclave des usines de la côte atlantique et des Etats du Centre, il n'a en aucun cas « peur de son boulot ».

Sa mobilité est stupéfiante. Plein d'une confiance débordante dans sa capacité de s'en sortir d'une manière ou d'une autre, il ne lui faut pas longtemps pour quitter un lieu -dés lors que le logement est mauvais, que le patron en demande trop ou que le boulot est excessivement fatigant- et s'en aller à la recherche d'une nouvelle embauche, même si c'est à huit cents kilomètres de là. Le prix du transport ne l'inquiète pas : « les trains de marchandises roulent tous les jours ». Et son ingéniosité est à la mesure de la vigilance des agents des chemins de fer ou de la police spéciale. Il n'est pas encombré d'une épouse ou d'une famille. (...)

On ne trouve nulle part ailleurs une fraction de la classe ouvrière plus adaptée pour servir d'éclaireurs et de voltigeurs de l'armée du travail. Ils pourraient même devenir les guérilleros de la révolution-les francs-tireurs de la lutte des classes. » Solidarity 21/11/1914

-[T. Bone Slim](#) *Les mystères de la vie d'un hobbo* (chanson tiré de [Wobblies & Hobos](#))

Je me suis fait embaucher dans une équipe,
Là haut dans les montagnes :
J'ai payé une commission au requin
Et j'ai bientôt senti mes chaînes.

*Le patron m'a mis au cloutage
Et je suais tant que j'en étais aveugle
Il n'avait pas l'air d'apprécier ma cadence,
Alors j'ai laissé ce boulot derrière moi.*

*Et j'ai sauté dans un vieux train de marchandises
Et je me suis mis à voyager dans le pays ;
Les mystères de la vie d'un hobo
M'ont vite été dévoilés.*

*J'ai brulé le dur d'est en ouest
Et les chefs de train ne me sont jamais tombé dessus.
Le lendemain j'étais déjà très loin
Du boulot que j'avais laissé derrière moi.*

*Et je suis tombé sur une bande de prolos errants
Qu'on appelait les IWW...
Ils m'ont appris à me conduire en homme
Et comment lutter contre les tauliers.*

*J'ai versé ma cotise et je me suis joint à eux
Et maintenant je suis dans l'organisation.
Hourra pour la cause, et puis merde aux patrons...
Et au boulot que j'ai laissé derrière moi !*

-Louis Adamic [Dynamite, un siècle de violence de classe en Amérique](#)

« A l'origine -vers 1912-1913- l'idée wobbly était d'endommager les machines juste avant le déclenchement de la grève afin que les jaunes ne puissent pas les utiliser. Mais en 1920, l'IWW et les agitateurs communistes (qui commençaient à jouer un rôle important dans l'histoire du sabotage industriel en Amérique) se mirent à « régler » les machines en période normale de travail. Sur mon chantier de construction de route, le chef d'équipe se trouvait ainsi confronté à des problèmes récurrents (tous les deux jours environ) affectant les bétonnières, les camions, les excavateurs...

Les choses tombaient en panne brusquement, en milieu de matinée ou d'après-midi. Dix hommes ou plus restaient à glander pendant que les mécaniciens s'attelaient aux réparations nécessaires. Mon ami wobbly me lançait des clins d'oeil, hilare. Dans la soirée, lors d'une de nos balades, il m'entretint des sabotages coordonnés dans lesquels il avait trempé, ou dont il avait entendu parler.

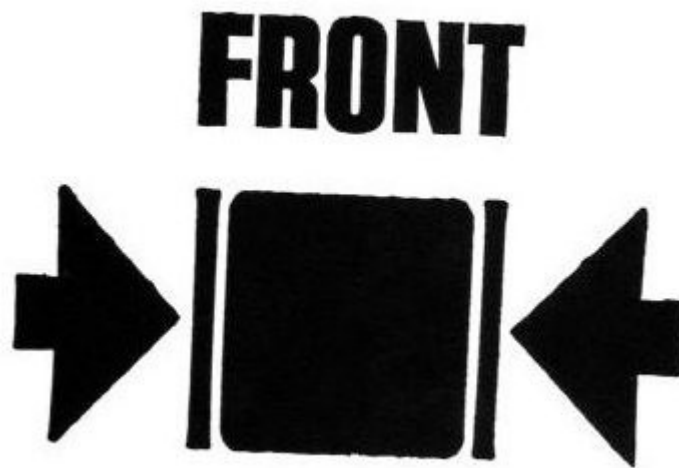
Un jour, il me confia :« Je crois que j'ai encore pas mal de trucs à apprendre. T'as vu cette vieille buse d'irlandais (il parlait du contremaître sous l'autorité duquel nous travaillions) comment qu'il me regardait ces derniers jours ? Tout le monde commence à se méfier de moi, ici, on dirait. Peut-être bien qu'un de ces pauvres calamiteux que j'ai tenté de rééduquer leur aura touché un mot de ma chère religion.

Il sourit.

-Ils vont sûrement me virer dans pas longtemps. Peu importe. Dans une semaine, je serais ailleurs, en train de recommencer. »

Le lendemain, en effet, lui et trois autres apôtres du sabotage furent licenciés et sommés de garder soigneusement leurs distances à l'avenir. Mais avant leur départ, j'appris que les trois kilomètres de route bétonnée que nous avions étalés un mois et demi durant menaçaient de se fissurer entièrement sous peu : quelques semaines tout au plus. On avait balancé quelque chose dans le

ciment, semble-t-il, qui rendait celui-ci complètement inutilisable. L'entrepreneur allait devoir tout refaire. »



-Gilles Dauvé & Karl Nesic [*Proletaires et travail, une histoire d'amour ?*](#)

1920: le mouvement des occupations en Italie

« Ces occupations mêlent une extrême violence à la modération apparente des revendications. L'immédiateté des objectifs semble même radicaliser le mouvement, les occupants refusant les mots d'ordre généraux sans contenu réel. On a beaucoup souligné ce qui ferait l'originalité d'un prolétaire ainsi dépeint par l'Ordine Nuovo: "Intelligent, humain, orgueilleux de sa dignité professionnelle, il reste la tête haute face au patron, respecté et respectueux. (...) Il est l'ouvrier socialiste, protagoniste d'une nouvelle humanité qui commence à partir de lui, ouvrier métallurgiste." Ce prolétaire ne rejette pas la modernisation. "Les ouvriers italiens, ni individuellement, ni syndicalement, ni activement, ni passivement, ne se sont jamais opposés aux innovations tendant à une diminution des coûts, à la rationalisation du travail, à l'introduction d'automatismes plus parfaits, tout au contraire (...) Les ouvriers ont justement été les plus modernes." (Gramsci, Notes sur Machiavel) Nous serions en présence de prolétaires fiers de l'être et fiers de leur travail.

Lors de la conférence syndicale des métallurgistes (1er novembre 1919), A. Tasca, membre de la rédaction d'Ordine Nuovo, fait adopter cette motion: "Le commissaire doit étudier, avec l'aide de ses propres commissions de travail, le système bourgeois de production et les processus de travail pour atteindre le maximum de capacités techniques nécessaires à la gestion de l'usine en régime communiste." Citons encore Ordine Nuovo en septembre 1920: "Les ouvriers veulent non pas manifester et détruire dans un accès de rage, mais prouver qu'ils peuvent se passer des patrons. Aujourd'hui c'est une classe ouvrière qui avance avec discipline, obéissant à son organisation. Demain, dans un système organiquement créé par elle, elle fera tout elle-même. (...) L'usine occupée doit fonctionner, s'approvisionner."

La réalité se révèle tout autre. Les travailleurs ne manifestent aucun désir d'augmenter la quantité et la qualité du travail. L'absence de production significative durant ce mouvement infirme la prégnance de l'idéologie exaltant le producteur fier de son labeur, et infirme la possibilité même d'un travail libéré et socialisé. A la conférence de la FIOM (mai 1920), Buozzi, secrétaire général, le reconnaît: "Tous savaient que les ouvriers interrompaient le travail sous les prétextes les plus futiles."

Entre le désir exprimé par les militants de la CGIL et du PSI d'une réorganisation socialiste du travail, et la réticence devant le travail, les intéressés n'hésitent guère. En une semaine, du 21 au 28 août, les 15.000 ouvriers de FIAT-Centre diminuent la production de 60%. Si à la FIAT-Rome,

une banderole reproduit la formule de Saint-Paul: "Qui ne travaille pas, ne mange pas", si d'autres à FIAT-Centre proclament "Le travail ennoblit", le conseil d'usine de FIAT-Brevetti prend l'initiative de forcer à la reprise d'un travail continuellement interrompu par des débrayages, les ouvriers pratiquant une sorte de grève dans la grève. Il institue une "prison ouvrière" pour les voleurs et les paresseux. Le conseil central de FIAT doit aussi, "à cause du nombre exorbitant d'absences, menacer de licenciement tous les ouvriers manquant depuis plus de deux jours". »

Michael Seidman *Ouvriers contre le travail. Barcelone et Paris pendant les fronts populaires.*

« Ceux des analystes qui insistent sur l'identification des ouvriers avec leur vocation ou qui voient le lieu de travail comme une arène potentielle pour l'émancipation tendront à souligner les aspects disciplinés et productivistes de la classe. Ils suivent la tradition des utopistes occidentaux (marxistes et anarchistes inclus) qui ont souvent considéré le lieu de travail comme un endroit possible de libération. Ainsi, ceux qui adhèrent à la tradition productiviste utopique ont souvent minimisé l'importance des résistances. Ce manque de publicité ne diminue pas le sens des refus. Peut-être la répugnance à admettre la résistance montre combien ceux qui prétendent représenter la classe ouvrière sont immergés dans la tradition productiviste. Leurs silences sont faciles à comprendre, puisque dans des sociétés dévolues au développement des forces productives, le refus du travail se rapproche du crime et possède un côté subversif qui appelle la répression. Il y a une autre tradition, dans laquelle s'inscrit ce livre. Elle interroge l'interprétation productiviste et considère l'usine et le travail dans la construction des années 1930 comme *trabajo* et travail (du latin *tripalium*, ou « instrument de torture »), non comme l'arène d'une potentielle libération. Cette analyse critique du travail touche à la conception qu'a l'historien de la classe ouvrière. Elle considère les ouvriers non comme des producteurs potentiellement parfaits, mais comme des résistants qui doivent être en permanence mis au pas ou séduits pour accepter le travail. Elle valorise l'étude à la fois du consentement et des résistances. Étant donné ces conceptions du travail et de l'ouvrier, les accusations formulées par l'encadrement – particulière- ment lorsqu'elles sont confirmées par l'État et d'autres sources – méritent d'être entendues. Mon but n'est pas d'imposer une quelconque sorte de moralité bourgeoise sur la classe qui souffre, mais bien plus de mettre en évidence les raisons de la séparation entre les ouvriers et les idéologies ouvrières, la nature de l'autorité sur le lieu de travail, et le rôle répressif de l'État dans les sociétés industrielles modernes. Plus encore, je souhaite faire ressortir la dimension utopique de la résistance, un mot que j'ai choisi du fait de ses connotations positives. L'importance de la résistance dans deux villes européennes majeures durant la quatrième décennie du *xx*^e siècle nous montre que les refus du travail ne doivent pas être relégués à des comportements d'une classe ouvrière « arriérée » ou « archaïque ». Certainement, les résistants n'ont pas clairement énoncé une vision future du lieu de travail ou de la société. Contrairement aux marxistes, ils n'ont pas combattu pour s'emparer du pouvoir d'État ou, au contraire des anarcho-sindicalistes, pour abolir ou minimiser le rôle de l'État. Je ne souhaite pas passer outre le fait que les refus ouvriers du travail ont entravé le combat contre Franco ou affaibli les défenses françaises dans une période de réarmement nazi. Pourtant, on peut interpréter la résistance elle-même comme indiquant une utopie ouvrière dans laquelle le travail salarié serait réduit à son minimum. La résistance était aussi un phénomène conjoncturel et cyclique, mais les refus sont restés une part intrinsèque de la culture ouvrière et sont apparus à différentes périodes avec diverses divisions du travail. Pendant les fronts populaires, les ouvriers se révoltaient contre un ensemble de disciplines, y compris celles imposées par les organisations ouvrières. Les salariés souhaitaient certainement contrôler leurs lieux de travail, mais généralement afin d'y travailler moins. On peut supposer que la façon d'éliminer la résistance n'est pas le contrôle ouvrier sur les moyens de production mais plutôt l'abolition du travail salarié lui-même. »

-David F. Noble Forces of production. A social history of industrial automation.

« La composition de la force de travail changea dramatiquement quoique temporairement durant la seconde guerre mondiale. Les femmes entrèrent dans la métallurgie, la chimie, l'aéronautique et l'industrie du cuir, gonflant les effectifs syndicaux féminins de 460%, et les noirs entrèrent dans les industries automobiles et aéronautiques, élevant le nombre de syndiqués noirs à 850 000. Mais peu de femmes ou de noirs ne devinrent ouvrier qualifié ou dirigeant de syndicat du fait des discriminations régnant dans le mouvement ouvrier. La plupart des opportunités même dans l'emploi non qualifié se refermèrent quand la guerre prit fin et des millions de femmes et de noirs se retrouvèrent sans emploi suite à une vague de contraction industrielle. Durant la totalité de la durée de la guerre, pour les travailleurs dans leur ensemble, les salaires furent gelés à 15% de moins que les niveaux de 1941 tandis que les prix augmentaient de 45% et les profits de 250%. Les relations sociales de plus étaient caractérisées non par la négociation collective mais par l'arbitrage unilatéral du War Labor Board et par la clause d'interdiction des grèves.

Néanmoins, il y eut pendant la guerre 14471 grèves impliquant 7 millions d'ouvriers, plus qu'à une autre époque, i-compris les années 30, lors de la formation du Congress of International Workers. La plupart des grèves étaient des défis illégaux lancés au gouvernement, au management et à la direction du syndicat. La pénurie de travailleurs due à la guerre, le développement de la syndicalisation et la reconnaissance de leur importance stratégique dans l'effort de guerre a donné aux travailleurs une sorte de confiance et de pouvoir qui s'est manifesté dans un absentéisme élevé, un fort turn-over (le double des taux d'avant-guerre) et des grèves sauvages. Le changement dans la composition de la force de travail, avec l'arrivée de beaucoup de personnes qui n'étaient pas habituées aux disciplines et rigueurs du travail industriel ajouta à la volatilité et à la combativité de la force de travail. Les motifs les plus fréquents d'arrêt de travail étaient des plaintes au sujet de la discipline, tel que le harcèlement ou la demande de renvoi de membres de l'encadrement chargés de faire appliquer contrats et nouvelles normes de travail. (...)

« Ah, vous voudriez que nous soyons tous comme cette roue de torture là. Automatique. Ca vous conviendrait bien, hein ? » demandait avec défi à son patron une femme shop steward à l'usine General Electric de Bridegeport « Sauf que nous ne sommes pas des automates. Nous avons des yeux pour voir, des oreilles pour entendre et une bouche pour parler. » Pour la direction à la General Electric comme ailleurs, c'était bien le problème. Les ouvriers contrôlaient les machines et à travers leurs syndicats avaient une véritable autorité sur la division du travail et le contenu du travail. Le management chercha à répondre à cette situation en instituant une description minutieusement délimitée des postes et des temps et méthodes pré-spécifiés. Néanmoins, les ouvriers mirent en œuvre un large répertoire de techniques pour saboter les études de temps et mouvements et de toute façon ignoraient tous les spécifications de méthode si elles n'allaient pas dans le sens de leurs intérêts. La question lancinante et l'objet d'un conflit intense était « Qui détermine en quoi consiste le travail ? »



- Martin Glaberman et Seymour Faber *Travailler pour la paie: les racines de la révolte*

« Le fait que les travailleurs quittent leur emploi n'est, bien sûr, pas inconnu. Ce que souvent on ne comprend pas, c'est qu'il s'agit là d'une forme élémentaire de résistance au travail. Les porte-parole du management et les leaders syndicaux en sont bien conscients et cela est reflété par leurs sérieuses préoccupations concernant le turnover au travail. Un rapport du Secrétariat américain à la Santé, à l'Education et aux Problèmes sociaux a classé le taux croissant de turnover au même titre que l'absentéisme et le sabotage comme un des " signes les plus néfastes " dans le changement des attitudes envers le travail . C'est simplement le reflet de cette réalité sociale que les travailleurs ne sont pas supposés être des citoyens libres ; ils sont supposés se rendre toujours disponibles pour leurs employeurs. Dans ce contexte, se comporter en citoyen libre est une forme de résistance.

Le turnover dans le travail a toujours été un problème important pour les managers et est vu par les psychologues industriels comme un symptôme des problèmes latents sur le lieu de travail. Une des premières fois que le célèbre psychologue industriel Elton Mayo fut appelé pour aider une industrie ce fut, dans les années 1920, pour régler un problème de turnover dans une usine textile. Même auparavant, une des premières tentatives pour régler le turnover au travail fut l'introduction par Henry Ford de la journée à 5 dollars. Son but, et il l'atteignit, était de réduire le turnover et cela donna à Ford une avance considérable dans la concurrence avec les autres sociétés automobiles.

Le taux de turnover à un moment donné est influencé par nombre de facteurs. Parmi eux, le nombre d'emplois disponibles serait probablement le plus important, déterminant la possibilité pour un travailleur de changer de travail. Le Detroit News du 21 septembre 1989 évoquait une petite société d'entretien ; tous les travailleurs s'en allèrent quand l'entreprise acheta une deuxième fourgonnette. Margaret Culpepper, présidente de la société, se demandait pourquoi il était si difficile de trouver des gens pour accepter de travailler à 5 dollars de l'heure sans assurance-maladie. " Ils pensent qu'on s'enrichit sur leur dos. Ils se préoccupent du fait que nous l'avons achetée (la fourgonnette), alors même qu'ils l'utilisent pour aller se balader.

Le travail de cette société consistait à nettoyer les vitres et les murs et à entretenir les meubles et les planchers. Très peu de candidats finissaient leurs deux jours de formation. Au cours des cinq années de son existence, la société avait connu un turnover constant. De 75 à 100 personnes y avaient transité. Culpepper admettait qu'elle pouvait avoir contraint les travailleurs à travailler plutôt durement " Nous assurions le nettoyage à la mode ancienne. Maman (...) ne balayait pas sous le tapis, ne déplaçait pas le lit et n'essuyait pas la poussière. "

Andrew Levison racontait qu'un des emplois qu'il avait occupé dans une fosse d'entretien connaissait un turnover permanent. Bien des hommes n'y restaient guère plus d'une semaine. " Il y avait un compagnon plus âgé, un homme fort d'environ trente ans, qui vint un jour et commença de travailler. Le matin suivant, vers 10 heures, quand chacun commençait à s'énerver et à lorgner vers le déjeuner, le gars en question soudainement jeta son marteau et déclara à haute voix, d'une façon bien réfléchie, "Vous savez, j'en ai marre de cette merde." Et il se retourna et sortit.

Le contremaître arriva pour demander ce qui était arrivé et sortit pour rattraper le gars. Mais avant de partir, il s'arrêta et dit à un jeune près de moi de faire de telle sorte que chacun puisse continuer à travailler. Le jeune le devisagea pendant un moment, sourit et dit "Vous savez, j'en ai marre de cette merde."

Tous les autres devinrent alors plus ou moins hystériques et le contremaître nous regarda comme si le monde entier était devenu fou. Il finit pourtant par trouver quelqu'un d'autre pour occuper le poste abandonné et le travail ne fut pas stoppé.

Le lendemain, après avoir acheté un hamburger à la boutique ambulante, je m'assis sur un bidon pour manger. Dans une petite usine comme celle-là, nous n'avions pas de réfectoire et encore

moins des tables et des chaises. Je regardais le soleil en pensant qu'il faisait vraiment beau aujourd'hui.

Le sifflet retentit et chacun s'achemina pour reprendre le travail. Je regardai le jeune près de moi et je pouvais voir que nous avions tous deux la même idée. Nous nous précipitâmes vers nos voitures et nous partîmes à toute vitesse. C'était un sentiment subit, le même lorsque nous faisons des paris à l'école, seulement plus fort. Je devais avoir une drôle de gueule parce que j'étais couvert d'huile de la tête aux pieds, mais à ce moment j'avais trop de plaisir pour m'en soucier. »

-Ben Hamper [Rivethead, Tales from the Assembly line](#)

« Doubler les jobs (« Deux ouvriers consécutifs sur la chaîne font successivement le travail l'un de l'autre en plus du leur, de sorte que chacun peut prendre des pauses supplémentaires. » Bruno Astarian) , partout et toutes les fois que c'était possible, était du simple bon sens. Cet arrangement détruisait totalement la monotonie de l'attente de la prochaine voiture. Quand c'était mon tour de faire les deux jobs, j'étais tellement occupé que je n'avais pas le temps de me plaindre de la lenteur de l'horloge. Je m'étais habitué à cette routine rapide et la minute passait sans qu'on s'en aperçoive.

Quand c'était le tour de Buck, je quittais la ligne et lisais des livres de poche à côté de Roy sur le banc de pique-nique des ouvriers. C'était comme d'être payé pour aller à la bibliothèque.(..) Plus je faisais de pauses , plus nous allongions la longueur de nos tours de doublage. Nous en sommes venus à doubler d'une heure à deux. Plus il y avait de temps de pause, plus on avait le temps de se détendre et de découvrir de nouvelles méthodes pour passer le temps. Je lisais deux quotidiens, un magazine et un gros morceau de roman tous les soirs. »

-Pomerol et Médoc [Lordstown 72 ou les déboires de la Général Motors](#)

« Ce qui est remarquable dans tout cela, c'est le niveau de coopération et d'organisation des ouvriers à l'intérieur d'un même atelier et aussi entre les différents ateliers. Tout en étant une réaction au besoin d'action commune, cette organisation est aussi un moyen de faire fonctionner le sabotage, de faire des collectes, ou même d'organiser des jeux et des compétitions qui servent à transformer la journée de travail en une activité plaisante. Ce fut ce qui se produisit à l'atelier d'essai des moteurs...

"Les contrôleurs, au banc d'essai des moteurs, organisèrent un concours avec les bielles qui nécessitait que des vigies soient postées aux entrées de l'atelier et que des accords soient conclus avec les ouvriers de la chaîne de montage des moteurs, par exemple pour qu'ils ne fixent pas entièrement les bielles de certains moteurs pris au hasard. Quand un vérificateur sentait des vibrations douteuses, il criait à tous de dégager l'atelier et les ouvriers abandonnaient aussitôt leur travail pour se mettre à l'abri derrière les caisses et les étagères. Ensuite, il lançait le moteur à 4 ou 5 000 tours/minute. Celui-ci faisait toutes sortes de bruits et de coups de ferraille pour finalement s'arrêter ; dans un grand claquement sec, la bielle baladeuse crevant le carter était projetée d'un seul coup à l'autre bout de l'atelier. Les gars sortaient alors de leurs abris en poussant des hourras et on marquait à la craie sur le mur un autre point pour ce vérificateur. Cette compétition-là se prolongea pendant plusieurs mois, entraînant l'éclatement de plus de cent cinquante moteurs. Et les paris allaient bon train.

"Dans un autre cas, tout commença par deux gars qui s'arrosaient par un jour de chaleur avec les jets d'eau utilisés dans l'atelier des essais. Cela se développa en une bataille rangée de jets d'eau dans tout l'atelier qui dura plusieurs jours. La plupart des moteurs étaient soit ignorés, soit simplement approuvés en vitesse pour que les gars soient libres pour la bataille, et dans de nombreux cas les moteurs étaient détruits ou endommagés pour s'en débarrasser rapidement. Il y avait en général dix ou quinze jets d'eau en action dans la bataille, tous avec une pression d'eau comparable à celle d'une lance à incendie. Des jets d'eau giclaient de partout, les gars riaient, criaient et couraient dans tous les sens : dans cette atmosphère, il y en avait bien peu qui étaient

d'humeur à faire leur travail. L'atelier était régulièrement inondé jusqu'au plafond et tous les gars complètement trempés. Bientôt, ils apportèrent toutes sortes de pistolets à eau, tuyaux d'arrosage et seaux, et le jeu prit les proportions d'une foire énorme pendant des heures. Un gars se promenait avec le bonnet de bain de sa femme sur la tête, au grand amusement du reste de l'usine qui n'était pas au courant de ce qui se passait dans l'atelier des essais... »

-Marcel Durand Le clan des planches de bord (1973-77) in Grain de sable sous le capot

FAIRE LE FOU POUR NE PAS LE DEVENIR

« Jouer, toujours jouer. Atténuer la fatigue physique et nerveuse occasionnée par le travail en jouant. Tout utiliser pour le jeu. Réinventer chaque instant. Rester créatif. Ne pas se plier au rythme de la machine. Garder sa personnalité. Mettre toute sa fougue dans le jeu. Laisser déborder tous les refoulements accumulés par le travail abrutissant. Dire non à la routine boulot-dodo-Loto-bobonne et les gosses. Travailler et ne faire que travailler en chaîne sans penser à autre chose, c'est s'assurer de devenir dingue au bout de quelques années. Nous nous préférons jouer aux dingues pour retarder au maximum l'heure où la folie et l'usure physique nous rattraperont enfin. (De toute façon, nous laissons des plumes sur la chaîne. Nous ne voulons pas nous encombrer de chiffres, mais la longévité d'un OS, statistiquement, n'est pas la même que celle d'un directeur...)

Comment arriver à pratiquer toutes ces activités en travaillant ? Eh bien, en travaillant très vite. Parce que, bon, le boulot il est fait, hein chef ? On déconne, mais le boulot est fait !...Au bout d'un moment on acquiert une certaine habileté. D'où le désir pour certains de rester toujours au même poste, plutôt que d'être trimbalé à droite et à gauche, contraint de se réadapter chaque fois avant de pouvoir souffler un peu.

Un nouveau aux planches ne comprend pas comment les anciens arrivent à « bricoler » en plus de leur travail alors que lui arrive tout juste à tenir son poste. » (...)

LA GUERRE DE L'EAU

« Le clan des planches de bord, perdu au milieu de l'immense jungle Peugeot, est quotidiennement confronté aux fléaux naturels inhérents à toute société primitive. Le nouveau qui débarque au poste des planches doit sans cesse déjouer les pires traquenards.

L'eau est l'élément de prédilection. Gratuite et à volonté, elle est la vie même. Comme tant d'autres, les jeux « aquatiques » existaient bien avant cette période de référence 1973-1977. A signaler tout de suite que beaucoup n'apprécient pas le côté humide et rafraîchissant de l'élément liquide.

Deux solutions s'imposent : ne pas mêler aux jeux aquatiques ceux qui y sont allergiques ou bien les humidifier incognito. De toute façon, que le gars prenne ça bien ou mal, l'attaque à l'eau se fait toujours par surprise.

Sorte de burette, la tricette s'emploie surtout au corps à corps, chaque combattant étant d'accord pour s'en envoyer plein la gueule. Si la cible est une femme, le coup idéal est de gicler sous la robe ou l'échancrure de la blouse. Mais toutes les recettes sont bonnes pour asperger à la ronde. Il suffit de vider un gobelet dans la poche du gars au boulot. Le temps que le pantalon s'imprègne, on est déjà loin. Autrement, on place un récipient en équilibre sur le rebord du toit et on file une brusque secousse à la caisse. Le copain qui y bosse n'a pas le temps de protester qu'il est trempé. Plus traître encore : on y accroche une ficelle, inmanquablement le gars tire dessus et se douche. Tous les coups sont permis et tous les stratagèmes sont bons. Souvent ça part d'un gobelet et dans d'interminables guerres ça se poursuit avec un litre ou deux.

La tricette c'est l'arrosage sympa en toute saison. En période chaude, de mai à fin juillet, nous ne passons pas par l'escalade graduelle tricette-gobelet-sachet. Dès le début du conflit, nous nous envoyons franchement de lourds sachets remplis d'eau. Quand le gars travaille à côté de la voiture, il peut se débiter pour esquiver le coup mais, s'il travaille à l'intérieur de la caisse, du capot ou du coffre, il ne peut éviter de copieuses rincées.

L'utilisation du sachet d'eau implique de prendre certains risques, celui, par exemple de tomber sur un allergique au rafraîchissement instantané. L'agressé est capable de vous balancer une visseuse à la figure. (...) »



-Echanges et Mouvement *Refus du travail, faits et discussions (1978)*

« Nous considérons l'absentéisme comme une forme parmi d'autres de refus du travail salarié, un acte de révolte individuel mais qui se développe massivement (en France 25 % de plus en 10 ans). Le pouvoir ne sait quoi inventer pour réprimer ce moyen très répandu chez les travailleurs qui cherchent ainsi à reposséder un peu de leur énergie, de leur temps, de leur espace, que ce soit pour le repos, le voyage, l'amour, le bricolage, la pêche ou tout autre chose.

En France, les travailleurs se prennent chaque année 380 millions de journées soit cent fois plus que le nombre de jours de grève. Ces chiffres sont tirés d'un rapport gouvernemental (Heilbronner) qui avoue aussi que 10 % seulement des arrêts de travail ont pour origine un motif strictement médical. Ajoutons à cela les jours que nous nous prenons sans avoir besoin de certificat médical (2 jours consécutifs dans mon usine) et le phénomène du chômage volontaire (déclaré ou non).

Ces faits sont aussi ceux des travailleurs de ma boîte et cela malgré le chantage de la prime mensuelle d'assiduité qui est de 8 % (du salaire de base) : nous la perdons en deux jours d'absence, c'est-à-dire qu'en manquant 2 jours nous perdons le salaire de 4. Ce chantage ne fait que nous pousser à prendre carrément 15 jours d'arrêt. La moyenne de l'absentéisme dans l'usine (750 personnes) est de 10 % mais cela va de 3 % dans les bureaux et la mécanique à 17 % en juin-juillet dans mon atelier (travail au rendement).

Le rapport Heilbronner propose alors des mesures répressives qui annoncent pour l'avenir un autoritarisme de plus en plus fort dans ce domaine : mise en fiche des travailleurs qui s'absentent le plus (cette mesure existe depuis longtemps localement, mais pas l'ordinateur) ; ce fichier nous suivra... Mise en fiche des médecins complaisants (gageons qu'il n'y en aura plus aucun) et mesures disciplinaires contre les exagérations. Les trois premiers jours non remboursés actuellement seront portés à sept. Les indemnités journalières (35 francs par jour actuellement

seront diminuées).

Plus le capital s'étatisera, plus cette logique se renforcera : "travaillez pour le socialisme". Les exemples ne manquent pas. En France, l'allergie au travail salarié est médicalement dénommée la "sinistrose". Elle conduit depuis longtemps aux hôpitaux psychiatriques, mais conduira-t-elle bientôt ici comme ailleurs (Chili, URSS, Chine, etc.) à des "camps de travail" ou à des "prisons de rééducation" ? »

-Nanni Balestrini [Nous voulons tout](#)

« Nous disons : non aux réformes pour lesquelles le parti et le syndicat veulent nous faire lutter. Parce que nous avons compris que ces réformes ne servent qu'à améliorer le système au moyen duquel le patron nous exploite. Qu'est ce que ça peut nous foutre, d'être mieux exploités, avec deux ou trois logements en plus, deux ou trois remèdes, et deux ou trois enfants à l'école en plus? Tout ça n'améliore que l'Etat, l'intérêt général, le développement. Mais nos objectifs sont opposés au développement, à l'intérêt général, ils sont à nous un point c'est tout. Nos objectifs, les intérêts matériels de la classe ouvrière sont l'ennemi mortel du capitalisme et de ses intérêts.

Nous avons commencé cette grande lutte en demandant plus de pognon et moins de boulot. Maintenant, nous savons que c'est un mot d'ordre qui renverse et pulvérise tous les plans des patrons, tout le plan du capital. Et maintenant nous devons passer de la lutte pour le salaire à la lutte pour le pouvoir. Camarades, refusons le travail. Nous voulons tout le pouvoir, toute la richesse. Ce sera une lutte qui durera des années, avec des succès et des insuccès, des défaites et des conquêtes. Mais c'est la lutte que nous devons entamer maintenant, une lutte violente et à fond. Nous devons lutter pour qu'il n'y ait plus de travail. Nous devons lutter pour la destruction violente du capital. Nous devons lutter contre un Etat fondé sur le travail. Nous disons : oui à la violence ouvrière.

Parce que nous sommes des prolétaires du Sud, des ouvriers de masse, cette énorme masse d'ouvriers, les cent cinquante mille ouvriers de Fiat, qui ont fait le développement du capital et de son Etat. C'est nous qui avons créé toute la richesse qui existe, dont on ne nous laisse que des miettes. Nous avons créé toute cette richesse en nous crevant au travail chez Fiat, ou en crevant de faim dans le Sud. Et c'est nous, qui sommes la grande majorité du prolétariat, qui ne voulons plus travailler et crever pour le développement du capital et de son Etat. Nous en avons marre d'engraisser tous ces cochons. »

-Os Cangaceiros [Brick keeps Britain Beautiful](#)

« Pendant les deux dernières décennies, le prolétariat anglais s'est fait remarqué comme étant parmi les plus combatifs du monde. Il fallait aller en Italie pour voir une mauvaise volonté au travail aussi systématique. A de nombreuses reprises, gouvernements ou patrons ont dû céder devant leurs exigences.

Au cours des 70', la possibilité d'un bouleversement qualitatif était présente ; gestionnaires et syndicats n'en menaient pas large. En 72, la grève des mineurs marquait le point culminant d'un mouvement de grèves sauvages sporadiques où les syndicats n'étaient plus écoutés (même s'ils n'étaient pas écartés). En 74, le gouvernement Heath tomba à cause du référendum sur la question "qui gouverne ce pays : les mineurs ou moi". En 79, lors de l'hiver du mécontentement, le pays fut paralysé par toute une série de grèves (les mineurs menacèrent à cette occasion de faire grève uniquement pour soutenir les exigences du personnel hospitalier, le gouvernement céda aussitôt).

Les shop-stewards (délégués de base, mais faisant partie des trade-unions) ignoraient royalement les consignes de leur syndicat et exprimaient effectivement la colère de la base. La pratique des piquets volants avaient connu un vif succès, et favorisait la communication entre les grévistes de différentes régions et différents secteurs industriels. En se déplaçant dans tout le pays, parfois très loin, ils court-circuitaient la hiérarchie des syndicats.

Chacun de ces mouvements, en fait les différents flux d'une offensive permanente, est allé très loin. Mais la nécessité de les unifier n'a pas été pensée par les participants. Les possibilités créées n'ont pu trouver leur accomplissement. Le temps a joué contre les prolétaires, les syndicats ont pu manoeuvrer suffisamment pour contenir dans les usines la résistance au travail.

Les prolétaires ne se reconnaissaient plus tant dans la lutte pour un travail décent que dans le refus même du travail, ce qui donnait à toutes les luttes ouvrières anglaises de cette époque leur caractère résolument moderne. Les ouvriers ne respectaient plus rien dans le travail, ni les cadences, ni les chefs, ni les consignes syndicales. Cette offensive représentait la forme extrême et le dépassement de la lutte ouvrière contre l'exploitation. Elle s'est trouvée malgré tout prisonnière du langage du vieux mouvement ouvrier. C'est à cause de cette faiblesse - le flou sur l'enjeu d'un tel mouvement - que les syndicats ont pu maintenir leur présence.

Ainsi lorsqu'en 1972, devant le dépôt de Saitley, les mineurs en grève avaient menacé d'appeler à l'insurrection, c'était comme un moyen de lutte, pour faire pression sur le gouvernement et obtenir la libération des mineurs emprisonnés, mais jamais comme le but du jeu. L'Angleterre depuis Cromwell n'a jamais connu d'insurrection (mais elle a connu beaucoup d'émeutes, notamment au 19e siècle). Les explosions de violences - pourtant sauvages - des ouvriers anglais n'ont jamais réalisé ni l'unité, ni l'ampleur qu'ont eu des révoltes ailleurs en Europe (par exemple, en France lors des insurrections de 1830, 1848 ou 1871). A partir de 68, en France, en Italie, en Espagne, en Pologne, des contributions théoriques au débat en cours apparurent au moment même où l'agitation se développait. En Angleterre, il n'y eu rien de tel, seuls les idéologues ouvriéristes se contentèrent de contempler les événements, en resservant à toutes les sauces le baratin moisi sur "l'unité de classe".

La solidarité effective - qui n'était autre que la manifestation pratique d'un dégoût commun du travail - a été laminée lors de la récente contre-offensive de l'Etat. La référence terroriste au chômage (dont le célèbre "si vous n'êtes pas content ici, allez chercher une place ailleurs") a donné une valeur abusive au fait même d'avoir un boulot. Le sentiment d'invincibilité qui donnait sa force aux récents mouvements a été battu en brèche, notamment lors des mises au pas dans l'automobile et la sidérurgie. Le sentiment accru de la concurrence a maintenant pris le pas sur celui que tout était bon pour saboter la production [19].

Pendant la grève, beaucoup de mineurs répétaient mécaniquement ce slogan : "la classe ouvrière a un seul ennemi", comme un cantique qu'on invoque pour conjurer le mauvais sort. Ils étaient amers de découvrir, dans le cours du conflit, qu'une époque avait passé et que la lutte devenait plus âpre, amers de réaliser qu'ils étaient le dernier bastion parmi les ouvriers encore capable d'une épreuve de force avec l'Etat, dans l'esprit des luttes des 70. »

